

P. VALDELIÈVRE

---

LE NID  
DÉSERTÉ

*PIÈCE EN 3 TABLEAUX*



P. VALDELIÈVRE

---

LE NID  
DÉSERTÉ

*PIÈCE EN 3 TABLEAUX*



ŒUVRES THÉÂTRALES

DU MÊME AUTEUR

---

**La Vocation de Téniers**, 1 acte en vers (1931). Mercure  
de Flandre, Lille.

**Le Dict de Jacquemars Gielée**, 2 actes en vers (1932).  
La Caravelle, Paris.

*Sous Presse :*

**La Mort du Roi Murat**, 3 actes en vers.

---

PREMIER TABLEAU : LE BONHEUR FAMILIAL  
DEUXIÈME TABLEAU : LA DÉSAGRÉGATION  
TROISIÈME TABLEAU : LE DÉSASTRE

---

PERSONNAGES :

LE PÈRE

LA MÈRE

LES ENFANTS :

MADELEINE, 16 ANS

HENRI 13 ANS

LOUIS 11 ANS

MARIE 3 ANS, *personnage muet*

L'AMI

L'INFIRMIÈRE

LE DOCTEUR

L'APPARITION

# *Le Nid déserté*

PIÈCE EN 3 TABLEAUX



PREMIER TABLEAU

## LE BONHEUR FAMILIAL

*La scène représente un intérieur de maison ouvrière, simple mais très propre et ordonnée. Quelques meubles, buffet, pendule murale à balancier, etc; sur le côté droit un petit foyer de cuisinière, sur le côté gauche un lit d'enfant. Au milieu de la scène une table.*

*Au lever de rideau, la mère en vêtements très simples de femme du peuple, et tablier bleu, vaque aux travaux du ménage.*

SCENE I

LA MÈRE.

Voilà! au moins il fait propre maintenant, on y voit clair. Midi moins le quart, tout mon monde ne va pas tarder à rentrer. C'est égal, ces enfants, si ça donne du souci et du trac, ça apporte aussi bien de la joie dans la maison, et chaque jour c'est pour moi

une vraie fête de les voir autour de la table jacasser et manger de si bon appétit. Ils me font toujours l'effet des petits oiseaux dans les nids, qui ouvrent des becs démesurés pour quêter la nourriture.

Et c'est mon homme qui est content aussi quand il les voit si gais et bien portants. Il dit toujours que c'est ça qui lui donne du cœur à l'ouvrage, car il trime dur pour eux. Enfin je vais pouvoir l'aider maintenant, et il ne sera plus seul à peiner pour la marmaille. Il sera bien aise tout à l'heure de savoir que la chose est désormais décidée.

## SCENE II

LA MÈRE, MADELEINE.

LA MÈRE.

Ah! te voilà.

MADELEINE.

Oui maman, j'ai fait toutes les courses.

LA MÈRE.

Bien, mets tout là.

MADELEINE.

Et tu sais, je n'ai pas gaspillé l'argent, j'ai tout acheté au plus juste, et je te rapporte encore de la monnaie sur le billet que tu m'avais donné.

LA MÈRE.

A la bonne heure, tu feras une bonne ménagère plus tard.

MADELEINE.

Ce n'est pas difficile, je n'ai qu'à tout faire comme toi.

LA MÈRE.

Ça c'est gentil! Viens m'embrasser.

MADELEINE.

Je t'aime bien, tu sais, maman! Ça me fait de la peine quand je pense que tu vas aller à l'usine.

LA MÈRE.

C'est pour toi et les petiots que je me suis décidée. Mais ce ne sera pas pour longtemps, juste le temps de mettre un peu d'argent de côté pour parer à l'imprévu, car, tu sais, nos revenus seront presque doublés, en mettant ensemble les quinzaines de ton père et les miennes, alors tu comprends...

MADELEINE.

Oui.

LA MÈRE.

Allons, mets la table, voilà bientôt midi, et les petiots vont rentrer de l'école, et quand ils vous courent dans les jambes, on ne peut plus faire grand chose.

MADELEINE, *s'approchant du lit.*

Marie dort encore. Regarde comme elle est gentille avec sa grosse figure bien posée sur l'oreiller, et son pouce dans la bouche.

LA MÈRE.

Oui. Ne la touche pas, elle s'éveillera bien seule à l'heure habituelle.

MADELEINE.

On dirait une tête d'ange, comme on en voit quelquefois sur les images, il ne lui manque plus que deux petites ailes de chaque côté de son cou pour ressembler tout-à-fait à ceux qui sont peints au bas du grand tableau qui est au fond de l'Eglise. C'est si gentil des petites enfants.

### SCENE III

LA MÈRE, MADELEINE, HENRI, LOUIS.

HENRI.

Bonjour Maman!

LOUIS.

Bonjour Maman!

LA MÈRE, *les embrassant.*

Bonjour mes petiots. A-t-on été sage?

HENRI.

Oui maman, moi, mais pas Louis, il a été puni en classe.

LOUIS.

C'est pas vrai, moi j'ai été sage, c'est lui qui m'a donné des coups!

LA MÈRE.

Allons, allons, pas de contes!

MADELEINE.

Et moi, on ne m'embrasse pas? (*Ils lui sautent au cou.*)

HENRI et LOUIS.

Bonjour grande sœur!

MADELEINE.

Allons, venez que je vous débarbouille avant le dîner. Mais sont-ils sales! Qu'est-ce que vous avez fait pour vous arranger comme ça?

HENRI.

On a joué.

LOUIS.

Moi je suis tombé en récréation, c'est pour ça que j'ai mes mains noires.

MADELEINE.

Oui, et tu t'es empressé de les mettre sur ta figure.

(*Elle les lave et les peigne.*)

LA MÈRE, *montrant un accroc.*

Et ça, qu'est-ce que c'est? Ah, les garnements, a-t-on idée de se mettre pareillement en loques. C'est une ruine que ces deux garçons.

HENRI.

Mais non, maman, on n'est pas des ruines.

MADELEINE.

Vous êtes deux misérables, on n'a jamais fini de raccommoder vos vêtements. (*Elle les recoud.*)

HENRI.

Oh, ça sent bon le dîner! Qu'est-ce qu'on va manger?

LA MÈRE.

Quelque chose de bon, vous allez vous régaler.

LOUIS.

C'est quoi?

HENRI.

Ça ne te regarde pas, c'est une surprise.

LOUIS.

Une surprise qu'on aime bien, dis maman?

MADELEINE.

Vous savez bien que maman ne fait jamais que de bonnes choses que vous aimez bien.

HENRI.

C'est vrai!

LOUIS.

Surtout quand c'est de la confiture.

HENRI.

Ah! j'entends papa!

#### SCENE IV

LA MÈRE, MADELEINE, HENRI, LOUIS, LE PÈRE.

LE PÈRE.

Bonjour tout le monde.

LES TROIS ENFANTS.

Bonjour papa! (*Ils l'embrassent.*)

LE PÈRE.

Bonjour la mère. Ça va? Ah! ah! ça sent le bon  
fricot ici!

HENRI.

Tu sais, papa, c'est une surprise qu'on ne peut pas  
savoir.

## LE PÈRE.

Eh bien moi, j'ai deviné, ça sent la bonne ratatouille avec des pommes de terre, des belles petites carottes et des oignons.

## MADELEINE.

C'est ça!

## LE PÈRE.

On va se régaler, et vous savez, on a faim!

## LA MÈRE.

Ah! Voilà la petite qui s'éveille. (*Elle va au lit, lève l'enfant et la prend dans ses bras.*) Regardez-moi cette petite frimousse. Bonjour la société.

## LE PÈRE.

Ah! Voilà ce numéro quatre! Elle ne fait pas pitié.

## MADELEINE.

Qu'elle est bellotte! Bonjour ma chérie; regardez comme elle est encore toute endormie, elle ne dit rien.

## LOUIS.

Bonjour ma petite sœur. Tu me reconnais? Regarde, j'ai mis mes galoches neuves et mon beau tablier.

## LA MÈRE.

Allons, à table. (*Elle assied la petite, et prend le dîner sur la cuisinière pour le poser sur la table. Toute la famille s'attable et toute la conversation suivante se poursuit pendant le dîner.*)

HENRI.

Oh! Quel bon plat!

MADELEINE.

Allez, taisez-vous et mangez.

LE PÈRE.

Ah! quel travail, ce matin à l'atelier! Je vous assure qu'on n'a pas perdu son temps. Il paraît que les pièces qu'on fait c'est pour une réparation de bateau, alors le contremaître nous a dit que ça pressait, et qu'il comptait sur nous pour en mettre un coup. Et on y a été gaîment, mais aussi ça ouvre l'appétit.

LA MÈRE.

Eh bien, refais-toi.

LE PÈRE.

Et ici, ça va? Quelles nouvelles!

LA MÈRE.

Je suis retournée à la filature comme c'était convenu et c'est une affaire faite, je suis embauchée pour commencer lundi.

LE PÈRE.

Ah!

HENRI.

Maman, je voudrais encore de la sauce!

LE PÈRE.

Alors ça y est?

LA MÈRE.

Oui. J'ai vu la contredame, elle m'a dit qu'elle avait eu de bons renseignements, qu'elle était contente, et qu'elle était sûre que je ferais l'affaire.

LE PÈRE.

Et la petite?

LA MÈRE.

C'est convenu, on la prendra à la pouponnière, il n'y a pas à s'inquiéter.

LOUIS.

Maman, encore des pommes de terre!

MADELEINE.

Pauvre chérie, elle va s'en aller aussi.

LE PÈRE.

Enfin, pourvu que ça aille!

LA MÈRE.

Mais bien sûr, pourquoi voudrais-tu que ça n'aille pas?

LE PÈRE.

On ne sait jamais.

## LA MÈRE.

Tu en reviens toujours à ton idée, que ce n'est pas la place des femmes à l'usine. Bien sûr, ton atelier de mécanique ce n'est pas fait pour les femmes, on y manie des barres de fer, on a toujours les mains pleines d'huile, et on vit dans la poussière et la fumée.

## LE PÈRE.

Oui, il faut voir la fille du gros Jules qui est conductrice de pont-roulant dans l'atelier de montage. Ah! elle est jolie, sanglée dans son pantalon de toile bleue, des pattes comme un frappeur de forge, et des brêles de cheveux qui sortent de son calot : elle a tout pour plaire. C'est bien parce qu'elle passe sa journée à douze mètres au-dessus du sol dans sa cabine, qu'on ne la remarque pas, mais moi qui la vois descendre chaque jour de son perchoir à l'heure de l'arrêt, je suis fixé. C'est vraiment pas la place des femmes.

## HENRI.

Maman, des carottes!

## MADELEINE.

Mais on ne peut pas les rassasier, ces garçons.

## LA MÈRE.

Oui, mais en filature tu sais bien que ce n'est pas la même chose, c'est un métier de femme.

## LE PÈRE.

C'est vrai.

LA MÈRE.

Et puis enfin, je ne suis pas la première à y aller, elles sont plus de mille là dedans.

LE PÈRE.

Ça c'est pas une raison : Si tout le monde allait se jeter à l'eau, je ne pense pas que tu en ferais autant pour faire comme les autres.

LA MÈRE.

Bien sûr ! Mais quand je pense qu'il y a là des gamines qui se font des journées magnifiques, et tout ça pour s'acheter des bas de soie et des corsages de dentelle, je serais bien sotté de ne pas essayer pour pouvoir arrondir nos quinzaines et nous payer un peu plus de bon temps ici.

HENRI.

Maman, à boire, j'ai soif.

LE PÈRE.

C'est vrai qu'avec tous ces becs ouverts.

LA MÈRE.

Et puis, enfin, je ne m'engage pas pour la vie. Au bout d'un moment, quand nous aurons mis quelques économies de côté, eh ! bien, adieu l'usine, et alors nous ne serons plus astreints à vivre sans cesse au jour le jour.

MADELEINE.

Tu sais, Maman, l'infirmière du dispensaire est venue ce matin pendant que tu étais sortie.

LA MÈRE.

Ah, cette bonne mademoiselle Jeanne! Qu'est-ce qu'elle a dit?

MADELEINE.

Elle passait simplement pour dire bonjour, parce qu'elle avait affaire dans ce quartier. Elle a vu Marie dont j'étais en train de faire la toilette, et elle l'a trouvée si gentille. Elle a dit : vraiment quel beau bébé!

LA MÈRE.

Oui, elle est bien gentille Mlle Jeanne. Te rappelles-tu comme elle était dévouée quand Marie avait la coqueluche, l'année dernière, pendant plus de trois mois elle est venue ici chaque jour, elle avait toujours dans son sac une petite douceur pour les garçons.

MADELEINE.

Tu te rappelles, Louis?

LOUIS.

Oui, c'est Mademoiselle qui nous donnait toujours un caramel quand elle venait, je l'aime bien, moi.

LE PÈRE, à *Henri*.

Et toi, mon garçon, tu ne t'engrasses pas devant une assiette vide, il me semble, allons, vas-y de bon cœur, il vaut mieux avoir des notes à payer chez le boulanger que chez le pharmacien.

MADELEINE.

Alors, je lui ai dit, à l'infirmière, que tu étais partie à la filature pour du travail, et ça a eu l'air de l'ennuyer.

LA MÈRE.

Pourquoi? Qu'est-ce qu'elle a dit?

MADELEINE.

Rien, mais j'ai bien vu que ça ne lui faisait pas plaisir. Pourquoi, je n'en sais rien, je n'ai pas osé la questionner.

LE PÈRE.

Elle s'est attachée aux enfants, c'est sans doute à eux qu'elle pensait en se demandant s'ils n'allaient pas en souffrir.

LA MÈRE.

Elle se fait des idées! Les deux garçons sont chaque jour à l'école, c'est parfait, Madeleine veille au ménage à la maison, et la petiote est à la pouponnière: où peuvent-ils être mieux?

Au contraire, il y a peu de mamans qui peuvent aller travailler aussi tranquilles que moi.

HENRI.

Maman, j'ai plus faim, maintenant.

MADELEINE.

Pas possible!

LA MÈRE.

Et puis, tu sais, je les aime ces petiots, et je ne voudrais pas qu'il leur arrive quelque chose, et si je m'en vais c'est bien parce que tout est organisé pour qu'ils ne manquent de rien. *(Tous sortent de table, le père prend les deux garçons sur ses genoux, et la mère la petite sur les bras.)*

LE PÈRE.

Allons, si vous avez été sages, vous allez venir sur mes genoux. Ah! C'est vraiment le meilleur moment de la journée quand on peut être tranquillement ainsi avec ses mioches.

HENRI.

Mais, papa, on n'est pas des mioches.

LA MÈRE.

Qu'est-ce que vous êtes, alors?

HENRI.

On est des hommes.

LE PÈRE.

Ah! oui, des apprentis, mais il y a encore à faire avant d'arriver. Et qu'est-ce qu'on a appris aujourd'hui à l'école.

HENRI.

On a appris des choses.

LE PÈRE.

Quoi?

LOUIS.

Eh bien, des choses qu'on ne sait plus!

LE PÈRE.

Ah! ils sont amusants! C'est égal, ceux qui n'en ont pas ne savent pas ce que c'est, hein?

LA MÈRE.

Non, on ne peut pas savoir. Même avec tous les soucis qu'ils vous donnent, on ne voudrait pas ne pas les avoir.

LE PÈRE.

Vois-tu, quand nous sommes tous réunis comme ça dans la maison bien close, à l'abri du vent et du froid, ça me fait toujours penser à un nid bien chaud où les petits des oiseaux sont douillettement blottis sur la mousse tandis que les parents veillent sur eux, et leur donnent la becquée.

HENRI.

Et c'est nous les petits oiseaux, dis, papa?

LE PÈRE.

Oui, c'est vous les petits pierrots.

HENRI et LOUIS.

Ah! ah! ah!

LE PÈRE.

Et la seule chose qui me fasse de la peine, c'est de songer que cela ne durera pas toujours, et qu'un jour les petits sentant pousser leurs ailes se pencheront curieusement au bord du nid, et découvrant l'espace limpide s'envoleront joyeusement pour ne plus revenir!

*RIDEAU*

## DEUXIÈME TABLEAU

## LA DÉSAGRÉGATION

*Même décor qu'au premier tableau, mais le plus grand désordre règne dans la pièce: portes de buffet ouvertes, la pendule murale arrêtée et suspendue de travers, des bouteilles renversées sur la table, des balais posés contre les chaises, etc...*

*Au lever de rideau la scène est vide, et Madeleine entre avec précaution puis se retourne pour faire signe à un jeune homme qui la suit, qu'il peut entrer aussi.*

## SCENE I

MADELEINE, L'AMI.

MADELEINE.

Ah! personne!

L'AMI, *entrant.*

Ça va bien.

MADELEINE.

Je le savais: du moment que j'étais rentrée pour six heures, il n'y avait pas de danger, puisque le travail ne finit qu'à cette heure là.

L'AMI.

Et il faut encore le temps de faire la route.

MADELEINE.

Ce qu'il y a d'ennuyeux ici c'est qu'on n'est jamais sûr de l'heure. (*Regardant la pendule.*) Il n'y a plus rien qui marche.

L'AMI.

Alors, tu es tranquillisée?

MADELEINE.

Ni vu, ni connu!

L'AMI.

Si tu veux, demain, retrouvons-nous un peu plus tôt, et nous irons dans la campagne. Nous pourrions aller nous asseoir dans le bois de la Haute-Butte, pour passer l'après-midi bien tranquillement; là, nous ne risquons pas d'être dérangés.

MADELEINE.

Oui, mais j'ai toujours peur que maman rentre un jour à l'improviste et ne me trouve pas à la maison. C'est ça qui ferait une histoire. Qu'est-ce que je dirais?

L'AMI.

Tu dirais... eh bien...

MADELEINE.

Oh! oui, c'est commode. Si je suis prise un jour, je suis bien prise!

L'AMI.

Avec ça que ta mère s'en prive de son côté. Tout le monde sait bien que dès le jour où elle a été à l'usine elle a tapé dans l'œil de tous ceux qui étaient à l'affût.

MADELEINE.

Oui, je sais.

L'AMI.

Eh bien alors, pourquoi te gênerais-tu? Tout le quartier en parle, et elle ne fait rien pour s'en cacher, on la voit chaque jour à la sortie avec le petit Désiré, de la rue Neuve, qui la ramène jusqu'à chez elle.

MADELEINE.

Oui. Si jamais papa savait ça! Et encore je suis sûre qu'il ne dirait rien, il est si bon, lui.

L'AMI.

Il y a à peine six mois qu'elle a été embauchée à la filature, et ils sont camarades presque depuis le premier jour. Allons, je m'en vais; à demain. Tu n'as qu'à te trouver à deux heures, au kiosque du tramway de la Place Verte, je t'y attendrai.

MADELEINE.

C'est ça.

L'AMI.

Et on passera encore une bonne journée ensemble.

MADELEINE.

Entendu!

L'AMI.

Et un dernier bécot... (*Ils s'embrassent, il sort.*)

## SCENE II

MADELEINE.

*Elle s'assied sur une chaise, rêveuse et désœuvrée, elle s'étire, puis prend dans un sac à main une glace et une boîte à poudre et se poudre. Elle se lève et jette un coup d'œil sur la chambre:*

Quelle sale maison! Et on voudrait que ce soit moi qui mette de l'ordre ici. C'est un travail de cheval, et il y en aurait pour huit jours, depuis le temps que personne ne s'en est plus occupé. Et puis, je n'ai plus de goût à rien. Lorsque mon ami vient me chercher et qu'on a passé la journée ensemble comme aujourd'hui quand je rentre ici au milieu de tout ce gâchis, on dirait que je m'enferme dans une cave.

Et puis, c'est gai, d'être seule au long du jour. Tandis qu'avec lui qui est si gentil...

SCENE III

MADELEINE, HENRI, LOUIS.

*Les deux garçons rentrent malpropres, les vêtements en désordre et déchirés.*

MADELEINE.

Ah! vous voilà, les gosses!

HENRI.

Oui.

MADELEINE.

Ah! vous êtes jolis! Regardez-moi ça.

LOUIS.

C'est lui qui m'a poussé quand on est passé au coin de la rue et je suis tombé dans le ruisseau.

MADELEINE.

Et ces vêtements déchirés?

HENRI.

C'est parce qu'on a grimpé aux arbres, c'est rien.

MADELEINE.

C'est rien? Tu iras comme ça mon garçon. Tu ne crois pas que je vais commencer à te raccommo-der tous les jours.

HENRI.

Oh! ça va! ça va!

LOUIS.

Y a pas de dîner? Moi je voudrais bien avoir une tartine.

MADELEINE.

Tiens, prends du pain, je ne sais pas où est le beurre.

HENRI.

Avant, quand on rentrait, on avait toujours une tartine de confiture, pourquoi qu'y en a plus maintenant?

LOUIS.

Et maman est pas là?

MADELEINE.

Tu le vois bien.

HENRI.

Oh! C'est embêtant quand y a personne comme ça.

MADELEINE.

Allez, va-t'en te laver les mains et la figure.

HENRI.

T'a pas besoin de me commander, c'est pas toi la maman, ici!

SCENE IV

MADELEINE, HENRI, LOUIS, LE PÈRE.

LOUIS.

Bonjour papa!

LE PÈRE.

Maman n'est pas rentrée?

MADELEINE.

Non, pas encore.

LE PÈRE.

Décidément, c'est toujours de plus en plus tard. J'ai trois fois plus de chemin à faire qu'elle, et je suis toujours revenu le premier. Ah! les femmes à l'usine. quelle sale invention!

Tu as préparé à dîner?

MADELEINE.

Non; j'avais commencé, mais...

LE PÈRE.

Mais quoi?

MADELEINE.

Je n'ai pas pu continuer, le feu ne marchait pas.

LE PÈRE.

Alors, il n'y a même pas de feu allumé? Ah! ça va bien!

MADELEINE.

Et puis, j'ai dû m'occuper des garçons depuis qu'ils sont rentrés, je ne peux pas tout faire à la fois.

LE PÈRE.

Bon, mais il faut bien qu'on mange tout de même.  
Va nous chercher quelque chose chez le charcutier.  
(*Elle sort.*)

## SCENE V

LE PÈRE, HENRI, LOUIS.

LE PÈRE.

Alors, on a été sage à l'école?

HENRI.

Oui papa.

LE PÈRE.

On est rentré directement sans s'amuser dans la rue?

LOUIS.

Oui papa.

HENRI.

On a seulement été jouer un peu sur les fortifications avec le grand Marcel, et puis on a grimpé aux arbres.

LE PÈRE.

Je l'avais cependant bien défendu.

HENRI.

Oui, mais on a couru toute la route pour rattraper le temps passé, alors on n'est pas en retard.

LE PÈRE.

J'ai déjà dit que je ne voulais pas vous voir courir ainsi dans les rues, comme des enfants mal élevés.

LOUIS.

On le fera plus, papa.

LE PÈRE.

Et c'est comme ça qu'arrivent les accidents. Le jour où vous traverserez la rue en courant comme des fous, et qu'il arrivera tout-à-coup une auto que vous n'aurez pas vue, vous vous ferez écraser.

LOUIS.

Oh! non, moi je ne veux pas!

---

---

LE NID DÉSSERTÉ

---

---

LE PÈRE.

Qu'est-ce qu'on ferait, si l'un de vous était écrasé?  
C'est ça qui serait triste. (*A Henri.*) Qu'est-ce que tu  
as là, dans ta poche?

HENRI.

Ça c'est mon stylo.

LE PÈRE.

Un stylo, d'où vient-il?

HENRI.

C'est à moi.

LE PÈRE.

Je te dis : d'où vient-il?

HENRI.

C'est un ami qui me l'a donné en classe.

LE PÈRE.

C'est un camarade qui t'a donné ça en classe?

HENRI.

Oui papa.

LE PÈRE.

C'est la vérité?

HENRI.

Oui.

LE PÈRE.

Ça m'étonne bien. C'est un beau stylo qui a dû coûter cher. Ce n'est pas clair. Tu ne l'as pas pris à quelqu'un, je pense, parce que tu aurais affaire à moi!

HENRI.

Oh non, papa.

LE PÈRE.

Tu sais, fais bien attention à toi, si jamais je savais que tu as pris quelque chose qui ne t'appartient pas, ce serait très grave, tu serais un voleur, et les voleurs, tu sais, on les met en prison.

## SCENE VI

LE PÈRE, HENRI, LOUIS, LA MÈRE.

LOUIS.

Ah! voilà maman!

LE PÈRE.

Comme tu rentres tard!

LA MÈRE.

Mais non, mon homme.

HENRI.

Bonjour, maman!

LA MÈRE.

Mon Dieu que vous êtes sales! Et qu'est-ce que c'est que ces vêtements déchirés?

LE PÈRE.

Que veux-tu, on ne peut pas leur demander de rester immobiles toute la journée. Ce qu'il faudrait, c'est entretenir tout cela au jour le jour.

LA MÈRE.

Oui, sans doute, mais tu sais bien que je n'ai pas le temps. Tiens, regarde ce que j'ai rapporté : il y avait une vente réclame de chaussures en magasin de l'avenue Clemenceau et j'ai voulu passer par là en revenant pour voir s'il y avait quelque chose d'intéressant. Et regarde ce que j'ai trouvé (*elle déballe une paire de souliers*) : de jolis petits souliers découverts à hauts talons. Vois comme ils font bien!

LE PÈRE.

Mais tu avais déjà une paire de beaux souliers que tu mets le dimanche.

LA MÈRE.

Oui, mais ceux-ci c'est une occasion, et vraiment j'aurais eu tort de ne pas en profiter. Sais-tu ce que je les ai payés?

LE PÈRE.

Non.

LA MÈRE.

Devine... eh bien! 64 francs 95. C'est vraiment pas cher.

LE PÈRE.

Tu trouves? Si au moins on était sûr que la semelle ne soit pas en carton, sinon tu serais volée au moins de cinquante francs.

LA MÈRE.

Penses-tu!

HENRI.

Oh! fais voir, maman, les belles bottines. C'est pour qui?

LA MÈRE.

Laisse. Non, tu peux être sûr que c'est du bon.

LE PÈRE.

En tous cas, puisque tu n'en avais pas besoin maintenant c'est toujours trop cher. C'est soixante-quatre francs quatre-vingt-quinze de dépensés sans utilité, et tu aurais pu aussi bien faire une occasion semblable à leur vente réclame de l'automne si ça avait été nécessaire.

LA MÈRE.

Oui, mais ce n'est pas tout : en achetant des chaussures on avait droit à une prime, et sais-tu ce que c'est? (*Elle sort de la boîte une paire de bas couleur chair*) Des superbes bas de soie!

LE PÈRE.

Tu vas porter des machins comme ça ?

LA MÈRE.

Pourquoi pas. Voilà assez longtemps que je vais toujours avec ces gros bas noirs à côtes, j'en suis honteuse quelquefois, il faut bien que je m'habille comme les autres.

LE PÈRE.

Tu auras l'air de la fille Dubois, ici en face, avec ses bas couleur de mollets nus quand elle sort chaque soir pour aller courir la prétentaine.

LA MÈRE.

Oh non ! Et quand même, elle n'est pas si mal arrangée que ça.

LE PÈRE.

Et tu as eu ça par dessus le marché avec les souliers ?

LA MÈRE.

Non, mais en achetant les souliers on avait une grosse réduction sur les bas, je ne les ai payés que trente-cinq francs.

LE PÈRE, *prenant les bas.*

Il n'y en a pas pour quatre sous de marchandise !

LA MÈRE.

Oh ! tu exagères.

HENRI.

Maman, on va bientôt dîner?

LA MÈRE.

Oui mes petits, on va dîner.

LE PÈRE.

Mais il n'y a rien de prêt, le feu n'est même pas allumé.

LA MÈRE.

Ne te tourmente pas, il y a tout ce qu'il faut, il reste encore une boîte de pâté et du fromage. (*Allant au buffet.*) Est-ce qu'il y a encore de la bière? Oui, voilà.

LE PÈRE.

On pourrait peut-être faire chauffer quelque chose. Je vais allumer la cuisinière, ce sera vite fait.

LA MÈRE.

Tu n'y penses pas, mon homme, nous n'avons pas le temps, tu sais bien que nous allons au cinéma ce soir.

LE PÈRE.

Quoi? Au cinéma? C'est vrai, j'avais oublié. J'en ai si peu envie!

LA MÈRE.

Si on t'écoutait on ne bougerait jamais, et pourtant après toute une journée en fabrique ça fait du bien de se distraire.

## LE PÈRE.

Peut-être, mais moi depuis l'âge de quinze ans que je travaille à l'atelier je n'ai jamais eu besoin de cinéma pour me reposer. Autrefois, quand j'étais garçon, on allait au théâtre une fois de temps en temps, le dimanche, et on était satisfait.

## LA MÈRE.

Oui, autrefois, mais alors on avait des intérieurs bien confortables pour passer chez soi des soirées, tandis que maintenant avec la vie chère on y regarde à faire la moindre dépense, et comme on n'a plus autant de bien-être à la maison, on sort plus volontiers.

## LE PÈRE.

Si ça ne coûtait rien ce serait parfait, mais je ne peux m'empêcher de songer qu'avec l'argent de toutes ces distractions et de ces bas de soie on pourrait s'offrir plus de douceurs chez soi. Tout ça, vois-tu, ce sont des besoins nouveaux qu'on n'avait pas auparavant, et c'est par là que file tout l'argent qu'on gagne en plus, de sorte qu'en fin de compte nous sommes sans cesse plus à court que quand j'étais seul à travailler.

## LA MÈRE.

Tu déraisonnes. Allons, dépêchons-nous de manger si nous voulons être encore bien placés.

## LE PÈRE.

Qu'est-ce qu'on va voir ?

LA MÈRE.

Deux beaux films : « La Voleuse d'Amour » et le « Crime d'une Marâtre ».

LE PÈRE.

Oh! là là!

LA MÈRE.

Il paraît que c'est si bien, c'est Désiré, le chef de service de la filature qui me l'a dit, il y a été l'autre jour.

LE PÈRE.

Eh bien, c'était plus gai quand j'étais jeune et qu'on allait au théâtre voir le « Tour du Monde d'un Gamin de Paris », ou bien le « Courrier de Lyon »!

LA MÈRE.

Allez, tiens, voila du pâté. (*Elle sert le père et les deux petits garçons, le père seul s'assied, tous mangent debout.*)

HENRI.

Maman, y a pas de soupe?

LA MÈRE.

Non mon chéri, ce sera pour un autre jour. Tu veux boire?

LOUIS.

Oui maman.

LA MÈRE.

Tenez. Eh bien, et Madeleine où est-elle?

LE PÈRE.

Je l'avais envoyée chercher quelque chose pour faire à dîner, mais c'est bien long elle devrait déjà être rentrée.

LA MÈRE.

Elle reviendra tout à l'heure quand nous serons partis.

LE PÈRE.

On n'attendrait pas qu'elle soit de retour?

LA MÈRE.

Nous n'avons pas le temps, elle nous ferait manquer le commencement.

LE PÈRE.

Je n'aime pas la savoir ainsi dehors le soir.

LA MÈRE.

Ne te tracasse pas, elle est assez grande pour savoir ce qu'elle fait et puis vraiment elle est en âge de commencer à connaître un peu la vie.

LE PÈRE.

Oh! pour ça, on a le temps.

LA MÈRE.

Sais-tu ce que j'ai pensé pour elle? Je voudrais qu'elle apprenne à être dactylo.

LE PÈRE.

Quoi! Dactylo? En voilà une idée.

LA MÈRE.

Oui, et une idée qui n'est pas si mauvaise. Je vois bien à la fabrique toutes ces petites employées de bureau, elle n'ont jamais l'air de se fouler, avec ça elles sont propres et toujours bien troussées avec du rouge sur les lèvres; ce n'est vraiment pas un métier difficile.

LE PÈRE.

Non, mais y penses-tu? J'aimerais mieux en faire une bonne ménagère pour savoir s'occuper maintenant de ses petits frères et plus tard de ses mioches à elle, quand elle sera mariée.

LA MÈRE.

C'est comme ces deux petits, tu ne penses pas, j'espère, qu'ils iront un jour à l'atelier avec toi. Il faudra en faire des employés ou bien des fonctionnaires.

LE PÈRE.

Tu trouves ça si bien? On en parlait encore l'autre jour, dans le journal, de ces employés qui ne gagnent pas plus qu'un bon ouvrier spécialiste, et on les appelait : La Misère en faux-col.

LA MÈRE.

Tu ne veux tout de même pas qu'on reste toujours ouvrier de père en fils jusqu'à la fin du monde, il faut bien qu'on devienne un jour des bourgeois.

LE PÈRE.

Eh bien, quand tout le monde sera employé ou fonctionnaire, qui est-ce qui se chargera du travail dans les usines?

LA MÈRE.

Ne t'en fais pas pour ça, va! Allez, tu as fini de manger? Tu ne veux plus de fromage?

LE PÈRE.

Non, ça va. (*Le père et la mère se préparent à sortir.*)

LOUIS.

Où tu vas maman?

LA MÈRE.

Je vais sortir avec papa; soyez sages, et dans un moment vous irez vous coucher, n'est-ce pas?

HENRI.

Oui maman.

LA MÈRE, *les embrassant.*

Allons, au revoir, et qu'on soit raisonnable.

LE PÈRE, *les embrassant.*

Bonsoir mes petiots. (*Ils sortent.*)

## SCENE VII

HENRI et LOUIS.

HENRI.

T'as encore faim?

LOUIS.

Oui, pourquoi?

HENRI.

Moi je sais où il y a de la confiture.

LOUIS.

Oh, donne!

HENRI, *montant sur une chaise atteint le haut du buffet.*Voilà, c'est pas plus difficile que ça. Donne-moi ton pain. (*Il y met de la confiture.*)

LOUIS.

Ça c'est bon!

HENRI.

Tu as de la chance que maman est partie, sinon il n'y avait pas plus de confiture que n'importe quoi.

LOUIS.

Donne encore.

HENRI.

Quand le pot sera vide on le remettra à sa place et personne n'y pensera. Tu as de la chance d'avoir un frère dégourdi.

LOUIS.

Tu en as pris assez, il ne va plus en rester pour moi.

HENRI.

Ah! laisse moi!

LOUIS.

Non. j'en veux encore.

HENRI.

Non mais! Bas les pattes!

LOUIS, *cherchant à frapper.*  
Méchant!

HENRI.

Doucement! Encore un peu tu me donnais un coup sur mon beau stylo et tu aurais pu le casser dans ma poche.

LOUIS.

Ton stylo, qu'est-ce que c'est?

HENRI.

Eh bien, c'est mon porte-plume, tu sais celui que j'ai pris l'autre jour quand nous sommes entrés dans le grand magasin du coin de la rue, en revenant de la

classe. Tu te rappelles, comme ça a été vite fait pendant que la demoiselle avait le dos tourné : Houp là! et il était dans ma poche. Tiens, le voilà, regarde.

LOUIS.

Oui, je me rappelle.

HENRI.

Mais surtout tiens ta langue, hein, et ne dis jamais à personne comment je l'ai eu.

LOUIS.

Non.

HENRI.

Et si tu es sage, nous y retournerons un autre jour, et on rapportera encore quelque chose.

*RIDEAU*

## TROISIÈME TABLEAU

## LE DÉSASTRE

*Décor semblable à celui du tableau précédent, avec même désordre.*

## SCÈNE I

LE PÈRE.

*Il rentre lentement, l'air soucieux, s'assied et songe un instant.*

Jamais personne ici! (*Il se lève et va au lit d'enfant, borde les couvertures et embrasse l'enfant qui dort.*)  
Petiotte va! Et les deux garçons qui ne sont pas rentrés non plus. Qu'est-ce que ça veut dire? Ah! comme tout va de travers ici. Quel changement, quand je me rappelle la gaieté de notre foyer. Je rentrais du travail, comme aujourd'hui, mes petiots accouraient m'embrasser, il y avait de la vie ici, la soupe mijotait sur le feu, et on dînait tranquillement en famille, sans rien désirer de plus.

Ma pauvre femme, elle s'est mise dans la tête de travailler en fabrique, voilà huit mois qu'elle a commencé, et il n'y a plus rien qui marche. Il y a trois jours qu'elle n'est rentrée, je ne sais ce que ça veut dire : hier des camarades d'atelier ont eu l'air de rire de moi, d'autres m'ont pris en pitié, et c'est toujours ce Désiré qui revient dans les allusions. Je ne sais plus quoi penser.

Et Madeleine, qu'est-ce que ça veut dire? Pourvu qu'elle... Ah! là là! quelle misère! Je savais bien que le travail à l'usine pour les femmes, c'est une saleté!

*(Il va au buffet.)* Qu'est-ce qu'il y a à manger?  
*(Il prend du pain et du beurre et mange en silence.*  
*Il va auprès du lit.)* Comme elle a chaud ce soir, son petit front est tout mouillé, cependant il fait bon ici. On dirait qu'elle respire plus vite qu'à l'habitude.

## SCENE II

LE PÈRE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Bonjour Monsieur.

LE PÈRE.

J'ai bien l'honneur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE DOCTEUR.

Je suis le Docteur Duchemin. Je viens d'avoir votre adresse, et je suis venu pour vous faire une communication.

LE PÈRE.

A moi? Qu'est-ce qu'il y a?

LE DOCTEUR.

Ne vous frappez pas, mon ami, bien que ce soit une mauvaise nouvelle que je vous apporte.

LE PÈRE.

Une mauvaise...

LE DOCTEUR.

Oui, voilà. Je suis le médecin de l'hôpital Saint-Charles, et on nous a amené cet après-midi, vers cinq heures, un petit garçon d'une dizaine d'années qui avait été victime d'un accident de tramway.

LE PÈRE.

Ce n'est pas Louis?

LE DOCTEUR.

Il se nomme Louis, en effet.

LE PÈRE.

Ah! mon Dieu! Qu'est-ce qu'il a?

## LE DOCTEUR.

Rassurez-vous. Il est gravement blessé, mais sa vie ne paraît pas en danger pour l'instant. C'est moi qui l'ai soigné, par conséquent je puis vous en parler en toute connaissance.

## LE PÈRE.

Ah! le pauvre petiot.

## LE DOCTEUR.

Il a une double fracture de la jambe gauche et, ce qui est plus inquiétant, une blessure assez sérieuse à l'arcade sourcilière; j'ai réduit la fracture qui, bien que double, se présente normalement, mais pour la blessure à la tête je ne puis me prononcer pour le moment. J'espère que là il n'y a pas de fracture, mais je ne puis encore m'en rendre compte. J'ai fait les sutures nécessaires, et il faudra quelques jours avant que nous sachions à quoi nous en tenir. S'il y a fracture du crâne, il est évident qu'il faudra le trépaner.

## LE PÈRE.

Pauvre chéri! Comment est-ce arrivé?

## LE DOCTEUR.

Parmi les gens qui l'ont apporté à la clinique, deux personnes avaient été témoins de l'accident. Il paraît que cet enfant a traversé en courant le trottoir en face des Grands Magasins de l'avenue Clemenceau, et est descendu, toujours en courant, sur la chaussée, juste au moment où passait le tramway. Il s'est jeté

tête baissée sur la voiture et, par bonheur, il a été heurté par le marche-pieds qui l'a rejeté en arrière, sinon il passait entièrement sous le tramway, et alors...

LE PÈRE.

Mais qu'est-ce qu'il faisait là?

LE DOCTEUR.

Les témoins ont déclaré qu'il leur avait paru sortir des Grands Magasins, mais ils n'en sont pas sûrs, vous savez un enfant qui court dans la rue on n'y prête guère attention, et c'est en voyant l'accident qui allait se produire qu'une femme a poussé un cri, mais trop tard, le malheur était déjà arrivé.

LE PÈRE.

Ces tramways ça va toujours droit devant eux sans se préoccuper de rien, c'est effrayant.

LE DOCTEUR.

Détrompez-vous, il n'y a eu, aux dires des personnes présentes, aucune faute à la charge du wattman. La police a immédiatement ouvert une enquête et la responsabilité du conducteur a été entièrement dégagée, l'imprudence de votre enfant ayant seule été cause de ce malheureux accident.

LE PÈRE.

Et qu'est-ce qu'il dit mon pauvre petit? Je veux aller le voir.

## LE DOCTEUR.

Non, pas ce soir. Vous le verrez demain, car il est maintenant dans le coma. Lorsqu'on l'a apporté, il était encore sous l'agitation nerveuse du choc : il criait, il disait « maman ! » A plusieurs reprises il a dit dans une sorte de délire : « Henri, sauvons-nous ! sauvons-nous ! »

## LE PÈRE.

Henri, c'est son frère. Il n'était pas avec lui ?

## LE DOCTEUR.

Non, on n'a amené que le petit blessé, et c'est une femme qui l'accompagnait qui l'a reconnu et m'a donné votre adresse.

## LE PÈRE.

Je vous remercie, Docteur. C'est une bien mauvaise nouvelle que vous m'apportez-là, mais j'espère que vous l'en tirerez.

## LE DOCTEUR.

Oui mon brave homme, vous pouvez compter sur moi, nous ferons tout ce qui sera possible.

## LE PÈRE.

Merci Docteur. Si j'osais vous demander, pendant que vous êtes ici, de regarder ma petite fille qui dort là. Je me demande si elle n'a pas la fièvre.

LE DOCTEUR, *va au petit lit  
et se penche sur l'enfant. Pause.*

En effet, cette enfant a une forte fièvre. Avez-vous un thermomètre?

LE PÈRE.

Non. Il y en avait un autrefois ici, mais je ne sais plus où il est passé.

LE DOCTEUR.

La respiration est haletante. *(Il l'examine et la palpe longuement.)*

Ça ne me dit rien de bon. Il y a longtemps que cette enfant est souffrante?

LE PÈRE.

Il y a quelques jours qu'elle n'a pas l'air bien, mais c'est ce soir seulement en rentrant du travail, que je l'ai trouvée brûlante et agitée.

LE DOCTEUR, *examinant à nouveau.*

Elle fait de la pleurésie : elle a dû attraper un refroidissement.

LE PÈRE.

Ah! C'est grave?

LE DOCTEUR.

Cela demande à être soigné de très près. *(Il écrit une ordonnance.)* Tenez, voici ce que vous allez faire : il faut la tenir complètement immobile au lit, et vous

allez lui appliquer alternativement sur la poitrine et sur le dos, des cataplasmes sinapisés. Puis vous lui donnerez toutes les heures une cuillerée à bouche de cette potion chaude, chaude entendez-vous? Je reviendrai demain voir comment ça va, et peut-être sera-t-il nécessaire de lui faire une ponction.

LE PÈRE.

C'est bien compliqué. Docteur, comment voulez-vous que je fasse tout ça.

LE DOCTEUR.

Sa mère n'est pas là?

LE PÈRE.

Non.

LE DOCTEUR.

Faites pour le mieux; en tous cas il faut au moins les cataplasmes, parce qu'il est indispensable de provoquer la révulsion dès ce soir, et je reviendrai demain matin aussitôt finie la consultation gratuite à l'hôpital.

LE PÈRE.

C'est ça, Docteur, je vous remercie, et soignez bien mon petit Louis. Pauvre chéri!

LE DOCTEUR.

Allons, au revoir mon ami. Bon courage! (*Il sort.*)

## SCENE III

LE PÈRE.

Ah! Malheur! Est-ce qu'elle ne devrait pas être là pour la soigner? Moi, je n'en sortirai jamais. Et si elle était là, tout cela n'arriverait pas. Trois jours qu'elle n'est pas rentrée! Si elle savait ça elle reviendrait vite, bien sûr.

Et Henri, dans toute cette histoire, où est-il passé?

*(Il s'assied à la table du milieu et demeure un moment silencieux en songeant.)*

## SCENE IV

LE PÈRE, L'INFIRMIÈRE.

L'INFIRMIÈRE.

On peut entrer?

LE PÈRE.

Ah! Bonjour Mademoiselle Jeanne. Que je suis content de vous voir!

L'INFIRMIÈRE.

Moi aussi, mon brave homme, vous êtes seul?

LE PÈRE.

Oui, voici trois jours que ma femme n'est revenue au logis, et aujourd'hui tous les malheurs m'arrivent en même temps.

L'INFIRMIÈRE.

Oui, je sais, tout ça est bien triste, votre petit Louis... mais il faut garder espoir, il est en bonnes mains et sera bien soigné.

LE PÈRE.

Et la petiote aussi qui est bien mal.

L'INFIRMIÈRE.

La petite Marie? Mais je ne savais pas, qu'est-ce qu'elle a? (*Elle s'approche du lit.*)

Pauvre bellotte, comme elle est accablée. Et moi qui venais vous apprendre une mauvaise nouvelle!

LE PÈRE.

Encore!

L'INFIRMIÈRE.

Que voulez-vous mon pauvre ami, à quoi servirait de vous cacher ce que vous apprendriez, demain, dans les journaux?

LE PÈRE.

Qu'est-ce qu'il y a?

L'INFIRMIÈRE.

Ça me fait bien de la peine d'avoir à vous dire ça : votre fils Henri a été arrêté tantôt pour...

LE PÈRE.

Henri? Et pourquoi?

L'INFIRMIÈRE

Pour vol.

LE PÈRE.

Pour vol! Ah! le brigand.

L'INFIRMIÈRE.

Il vaut mieux que vous sachiez tout : en passant cet après-midi devant les Magasins de l'avenue Clemenceau, je l'ai vu au milieu d'un rassemblement, emmené par un agent de police. Ne sachant de quoi il s'agissait, je les ai suivis jusqu'au commissariat, et après qu'il a été interrogé voici ce qu'on a bien voulu me dire au secrétariat : il a été surpris en flagrant délit dans le magasin, au moment où il subtilisait une montre en or exposée au comptoir d'horlogerie. Il a agi si naïvement, dit-on, qu'il ne pouvait pas n'être pas vu. Le chef de rayon l'a pris sur le fait et a appelé la police.

Il paraît que le petit Louis était avec lui et qu'en voyant arriver l'agent il s'est sauvé à toutes jambes; comme lui n'avait rien dérobé on l'a laissé partir, et c'est en sortant affolé du magasin qu'il s'est jeté sous un tramway dans l'avenue.

LE PÈRE.

Ah! le misérable!

L'INFIRMIÈRE.

J'ai demandé à le voir, disant que je connaissais sa famille, et le Commissaire m'y a autorisée.

LE PÈRE.

Qu'est-ce qu'il disait ?

L'INFIRMIÈRE.

Il sanglotait comme un malheureux.

LE PÈRE.

Ah ! c'est vraiment une malédiction !

L'INFIRMIÈRE.

Oui, c'est bien triste, mais tout de même il ne faut pas trop l'accabler, car, en vérité, je l'ai déjà dit, ces enfants manquent de surveillance. Des garçons de cet âge ont toutes les mauvaises idées, et il faut les diriger, sinon il arrive ce qui est arrivé.

LE PÈRE.

C'est vrai, mais comment voulez-vous ?

L'INFIRMIÈRE.

Oh ! je sais vous ne pouvez rien faire : vous remplissez votre rôle nécessaire en allant travailler, mais votre femme elle, je le répète, n'aurait jamais dû aller en fabrique, c'est là la cause de tout ce désordre.

LE PÈRE.

Voilà trois jours que...

## L'INFIRMIÈRE.

Il arrive ce que tout le monde prévoyait depuis un moment, que voulez-vous, ce n'est pas impunément qu'on joue avec le feu. Alors, bien entendu, tout va de travers : votre intérieur est misérable, malgré votre bonne volonté ; votre grande fille suit le mauvais exemple qu'elle a sous les yeux, et fait parler d'elle aussi ; les mauvais instincts amènent des catastrophes ; et par manque de soins la maladie s'installe au foyer.

## LE PÈRE.

Tout en même temps ! c'est à perdre courage !

## L'INFIRMIÈRE.

Non, mon brave homme, il ne faut jamais se décourager devant l'adversité, quelle qu'elle soit. C'est quelquefois dur, je le sais, j'en vois tant de ces intérieurs éprouvés de toutes façons, mais là où la mère est demeurée à son poste la lutte contre l'épreuve est infiniment plus facile.

Ayez confiance, je suis là. Depuis le temps que je vous visite, vous me connaissez, et vous savez que je n'ai jamais hésité à vous aider. Vous souvenez-vous, l'année dernière, quand votre petite a eu une si mauvaise coqueluche, ai-je marchandé mes soins et ma peine ?

## LE PÈRE.

Non, c'est vrai, vous êtes bonne Mademoiselle !

## L'INFIRMIÈRE.

Eh bien, nous en sortirons encore cette fois. Donnez-moi l'ordonnance du Docteur, je vais aller tout de

suite chez le pharmacien chercher ce qui est nécessaire, et je reviendrai tantôt.

LE PÈRE.

Oh! merci Mademoiselle, merci, vous êtes bonne. Il n'y a que les femmes pour savoir entreprendre ces soins compliqués! (*Elle sort.*)

### SCENE V

*Dès que l'Infirmière est sortie, il va au lit, contemple l'enfant, pousse quelques soupirs, et revient s'asseoir à la table.*

LE PÈRE.

Ah! misère de misère! Et tout cela ne serait pas arrivé si elle n'avait pas eu cette sacrée idée d'aller travailler à l'usine!

*Accoudé à la table il se met la tête entre les mains et demeure immobile, poursuivant une rêverie entrecoupée de sanglots.*

---

## SCENE VI

LE PÈRE, L'APPARITION, PUIS LA MÈRE.

*Durant toute cette scène, le père assis à la table reste immobile, le front dans les mains. Pendant les premiers vers, la mère, comme une sorte d'apparition, entre, accablée, la tête basse et se rend en silence au petit lit auprès duquel elle s'agenouille et elle y demeure jusqu'à la fin, immobile et sanglotant, la tête entre les mains.*

L'APPARITION, vêtue de blanc, le front cerclé d'or.

*Pendant qu'elle parle, un projecteur ou un feu de bengale l'éclaire, et toute cette scène se présente sous l'aspect d'une vision surnaturelle.*

Je suis l'ange veillant sur les foyers bénis  
Où Dieu, dans sa puissance, a répandu la vie,  
Où les petits enfants que l'avenir convie,  
Sont comme des oiseaux blottis au fond des nids.

Je suis le messager qui porte sur la terre  
Les dons du ciel, dès le premier rayon du jour :  
Je dispense aux parents la tendresse et l'amour,  
Aux enfants la douceur et l'art naïf de plaire.

C'est moi qui dans les cœurs apporte du soleil  
Et qui fais rayonner le bonheur au foyer :  
Sans m'avoir jamais vu vous m'avez côtoyé  
De l'éveil matinal, jusque dans le sommeil.

J'ai suivi vos destins, pas à pas, en silence,  
Depuis les jours bénis où régnait le bonheur,  
Jusqu'en ce triste soir où s'abat le malheur  
Qui vient de consacrer la pire déchéance.

Ce malheur est venu s'abattre sur vos fronts  
Parce que, transgressant la stricte loi morale,  
Vous avez cheminé, sans souci du scandale,  
Dans les chemins qui vont aux plus obscurs bas-fonds.

Avant tout, sachez-le, la femme est une mère,  
Et les devoirs sacrés de sa maternité  
Suivent longtemps encor le fruit qu'elle a porté,  
Elle lui doit son existence toute entière.

Cette tâche, sans doute est dure quelquefois,  
Mais regardez aussi comme elle est magnifique,  
Et l'on a vu pencher un regard extatique  
Sur un berceau d'enfant, des épouses de rois.

Délaisser le foyer c'est désertier son poste ;  
L'abandon sacrilège appelle un châtement,  
Et le prix désastreux de cet égarement  
C'est l'enfant innocent offert en holocauste.

Une mère se doit du matin jusqu'au soir,  
Précepte sans dédit, formule solennelle  
Que Dieu même a tracée en la loi naturelle :  
Nulle raison ne vaut devant un tel devoir.

Allons, levez la tête et reprenez courage!  
Nulle faute ici-bas n'exclut le repentir;  
De toute déchéance on peut toujours sortir,  
Si l'on veut à tout prix son propre sauvetage.

Vous pouvez réparer ce désastre navrant,  
Mais il en est ici comme de toute chose,  
Pour arrêter l'effet il faut briser la cause,  
Et donner un effort qui soit persévérant.

Reprenez votre place au foyer de famille,  
Vous en êtes pour tous le centre lumineux,  
Et l'amour maternel retiendra dans ses nœuds  
Tous ceux qu'attirera son clair rayon qui brille.

Oh! Si vous compreniez de cette vérité  
Quelle est pour le pays la vitale importance,  
Vous seriez aujourd'hui, ô vous, femmes de France,  
Les meilleurs artisans de sa prospérité!

Si, pour la maintenir, la mère est à la base,  
La famille se tient en son juste milieu;  
Mais ne renversez point l'ordre établi par Dieu  
Sinon tout l'édifice en tombant vous écrase.

Sachez-le! Maintenant haut les cœurs, et debout!  
Apprêtez-vous gaîment pour les tâches futures  
Et ceux-là seuls sont forts, qui dans les heures dures  
Ont dit : « J'accomplirai mon devoir jusqu'au bout! »

*RIDEAU*

**Prix : 6 frs**

---

IMPRIMERIE  
GEORGES FRÈRE  
TOUSCOING